L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 24 FEVRIER 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La, as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 24 FEVRIER 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Encore une réduction de la Prime.

Décidément, nos producteurs de sucre, planteurs et fabricants, ne jouent pas de bonheur. A chaque moment, on s'attend à voir discuter et adopter le projet de prime présenté depuis longtemps, en vue de réparer la criante injustice dont ils ont été victimes l'an dernier ; à chaque moment, les débats et le vote sont ajournés.

Ce n'est pas tout. Dès les débuts, il avait été parfaitement admis, que cette malheureuse prime, objet de tant de critiques à Washington, source de tant de misères en Louisiane, devant s'appliquer, suivant l'intention du législateur, à toute la récolte de 1894, les producteurs de sucre avaient droit à cette prime tout entière, c'est-à-dire à une indemnité de 2 cents par livre. Puis est survenu un amendement suivant lequel, l'indemnité serait réduite de moitié, soit à un cent la livre.

Nos sénateurs, nos représentants, nos délégués à Washington ont protesté, réclamé. Vains efforts. Il a fallu en passer par où le voulaient les ennemis de l'industrie sucrière. On a fini par accepter la réduction à un cent.

Nous avions le droit d'espérer que, cette fois, la question était résolue et que le Congrès allait voter. Nous étions loin de compte.

Quelque temps après, une première modification était apportée au projet. Ce n'était plus un cent que l'on accordait, mais seulement neuf-dixièmes. Nouvelles réclamations, nouvelles protestations, qui n'eurent pas plus d'effet que les premières. Pour en finir, nos représentants et nos sénateurs acquiescèrent, bien qu'à contre-cœur, à cette seconde diminution. C'était, suivant eux, le seul moyen d'obtenir le plus tôt possible le vote de l'indemnité si impatiemment attendue par nos planteurs en détresse. Ils se trompaient encore.

Voici venir maintenant M. Blackburn, sénateur du Kentucky, qui, au nom du comité des allocations du Sénat, propose une nouvelle réduction d'un dixième de cent. Ce n'est plus à neuf dixièmes que serait fixée la prime, mais à huit dixièmes. De telle sorte que sur deux cents la livre qui devraient revenir à nos planteurs, ils perdraient douze dixièmes.

Notons qu'il se passera encore bien du temps avant que la loi ne soit votée, que le 4 mars approche à grands pas; que l'on oppose une foule d'obstacles à la mise à l'ordre du jour du projet des allocations diverses; que le Congrès sera probablement obligé, au dernier moment, de voter à la hâte ce qu'on lui présentera, et qu'au milieu de la confusion inséparable d'une pareille situation, la clause de la prime pourrait bien être sacrifiée.

On ne saurait protester trop énergiquement contre cette façon d'agir. Nos planteurs méritent un meilleur traitement. Puisque l'on convient, en principe, qu'ils ont été odieusement frustrés dans leur attente, gravement lésés dans leurs intérêts, que l'on se hâte donc de réparer l'injustice que l'on a commise à leur égard et que l'on en finisse avec cette déplorable affaire qui ne fait pas grand honneur à nos législateurs.

La Situation au Mexique.

Les nouvelles que nous recevons de notre excellente voisine, la République du Mexique, sont assez heureuses ; elles confirment, du reste, l'opinion que nous émettions, il y a une dixaine de jours, sur l'état des esprits en ce pays, et sur les véritables intentions du gouvernement à l'endroit du Guatemala et de l'Amérique Centrale.

Plus que jamais il devient évident que le Président Diaz ne veut pas la guerre. Il ne la fera que s'il y est forcé ; mais il la fera sans crainte, sachant d'avance qu'il l'emportera et que le Guatemala est incapable de lui résister. La victoire semble même si facile aux armées mexicaines, qu'il y aurait peu de générosité de leur part à envahir ce petit pays, très peu peuplé et assez mal gouverné.

Diaz est un organisateur ; la république qu'il gouverne lui doit en grande partie la stabilité dont elle jouit, à l'heure qu'il est, et il n'est pas homme à mettre en péril l'œuvre de progrès et de réorganisation qu'il a si heureusement commencée, pour la satisfaction d'une gloriole assez mal placée.

Pourquoi le Mexique rêverait-il la conquête du Guatemala ? Il aurait plutôt à y perdre qu'à y gagner. Si comme le disait récemment un homme haut placé, qui connaît à fond les intentions de l'administration Diaz, le Mexique pouvait désirer une conquête quelconque, ce serait celle du Nicaragua qui lui donnerait la main sur le canal interocéanique projeté. Mais c'est là une prétention folle qui fait sourire tous ceux qui connaissent l'Amérique Centrale. Le Nicaragua se gardera bien de fournir un prétexte à une attaque quelconque de la part du Mexique. Si la guerre a lieu, c'est que le Guatemala l'aura voulu et nous ne croyons pas que le Président Barrios commette une aussi lourde faute.

HENRI HEINE EN FRANCE.

Il vient de Suisse un gros recueil allemand de notes bibliographiques sur Henri Heine: jamais encore le poète des *Lieder* n'avait reçu d'un ami un aussi consciencieux pavé. M. Betz, étudiant à Zurich, a eu l'idée, en lisant le "journal des Goncourt", de recueillir tout ce qui a été dit ou écrit en France sur Henri Heine; cette idée n'était pas mauvaise, mais il eût fallu quelque goût et une certaine critique; c'est ce qui a le plus manqué. Ce volumineux catalogue contient quelques documents pour un *Heineforscher*; mais que de fatras! D'un seul coup, l'auteur a voulu étaler le fond de son érudition puisée dans les revues et les journaux des dix dernières années; toute la littérature française défile sous sa plume, depuis Albert Wolff jusqu'à M. Puittspelu, en passant par M. Edgard Bourloton "ex-engagé volontaire des zouaves de la garde."

Les erreurs fourmillent, naïves, bizarres; mais les jugements personnels nous dédommagent. M. Betz appelle V. Hugo "l'auteur des *Bourgraves*"; il nous apprend que M. Jean Richepin "jeune homme sans retenue, sortit de l'Ecole normale pour se faire franc-tireur, et devint dans la suite matelot, chanteur de foire, hercule, et acteur dans des théâtres forains." Après avoir rappelé que le mot "horizontale" a été inventé par Henri Heine, après avoir payé le tribut de son admiration à M. Jules Lemaître "l'ex-professeur du Havre", et à M. Marcel Prévost "le poète", auquel il prédit sous peu un fauteuil à l'Académie, le critique zurichois s'efforce d'expliquer la réputation dont Heine a joui parmi nous; la raison de ce succès est fort simple: "Depuis Rabelais, il n'y a pas eu en France un seul humoriste, car, aussi bien, *l'humour de Molière est de nuance anglaise*". Soucieux enfin de retrouver les traces de Henri Heine chez les poëtes contemporains, M. Betz étudie Baudelaire et, après avoir signalé quelques traits communs entre lui et le poëte allemand, il nous cite triomphalement celui ci qu'il avait gardé pour la bonne bouche: ".... Enfin, comme Henri Heine, Baudelaire rimait son vers sonore jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'effet désiré." Henri Heine a donc bien fait de venir habiter chez nous, et nous savons gré à M. Betz d'avoir signalé de si fines ressemblances que n'avaient pas su découvrir encore les critiques des deux pays.

—Les Juifs, dit Champignol, ne se contentent pas, quand ils s'abattent sur une contrée, de drainer l'argent, d'accaparer les places, de tout confisquer à leur profit. Quand il ne reste plus rien, ils trouvent encore le moyen de prendre quelque chose.
—Quoi donc?
—La fuite!

A l'examen:

Le professeur.—Dans laquelle de ses batailles fut tué Gustave Adolphe?

L'élève (après avoir réfléchi).—Je crois que ce fut dans la dernière.

SOCIALISME.

III

Non, M. l'Editeur, ce n'est point, croyons-nous, un réquisitoire de haine et de violences, avec des conclusions terribles et la peine de mort pour châtiment, qu'il convient de faire contre la société actuelle et contre la civilisation de nos jours. Aucun homme, quelque haut qu'il soit, n'a cette redoutable autorité, et le juge qui ne se récuserait pas devant cette responsabilité formidable, serait un fou. Que mettriez vous à leur place? Et tout ce qui existe, après le long et pénible travail de l'humanité, est-il mauvais? Erostrate, lui, ne voulait brûler qu'un temple. Nous pensons également, bien que les révolutions du passé nous contredisent peut-être dans la genèse sociale, que la justice n'a même plus besoin de colère pour la revendication de ses droits et que la vérité doit triompher dans la plénitude de sa raison et de sa nécessité, dans la mesure de la sagesse et du temps. Car la vérité, qui ne serait pas sans la justice, ne peut pas être un mensonge, et si la justice nécessaire, attendue ou plutôt poursuivie, ne se réalisait pas dans le temps et devait éternellement tromper l'humanité, il faudrait ou se résigner en esclaves ou reconnaître que la force, la ruse et la trahison sont les lois de l'espèce humaine. Mais nous ne pouvons pas admettre, même en présence du mal, que le mal soit la destinée de l'homme. Il y aurait de l'impiété et de la lâcheté dans une conclusion semblable. Car ce mal, visible et réel assurément, qui fait souffrir et par qui nous souffrons, notre œuvre en plus d'un cas, n'est aucunement absolu et fatal. Il n'est que relatif, comme une faiblesse, comme une ignorance ou comme une épreuve plus ou moins douloureuse. On peut le convaincre. Il n'a pas plus de droits sur ceux-ci que sur ceux-là, et comme il ne doit point avoir plus de privilèges sur les uns que sur les autres, croyons fermement que sa défaite sera un triomphe commun et l'affirmation d'une justice pour tous. Est-ce que la conscience humaine, assez puissante pour remonter jusqu'à Dieu, ne proteste pas contre lui, et l'humanité, depuis qu'elle est l'humanité, ne l'a-t-elle pas incessamment combattu par l'intelligence, par la science, par le travail de toutes ses facultés développées et grandies, avec la superbe volonté de la vaincre, de la supprimer et d'en triompher avec le temps? Ses efforts ont-ils été impuissants? Regrettons-nous les esclavages qui ne sont plus? Osons-nous même maudire les révolutions qui ont délivré? Et qui donc, aujourd'hui, devant l'histoire et devant les faits accomplis, devant les progrès réalisés et devant les progrès qui se réalisent tous les jours, devant la civilisation qui porte le témoignage éclatant d'un christianisme en voie d'accomplissement social et d'une justice qui s'étend tous les jours dans plus de vérité, dans plus de dignité et dans plus de lumière, aurait le courage ou la folie de proclamer la fatalité et l'éternité du mal?

Et la *misère* est un mal.

Invincible?....

La religion du progrès, qui n'est pas en contradiction avec le christianisme, nous interdit un tel blasphème et nous autorise certainement à être socialistes.

Car ce mot n'est pas aussi gros, aussi terrible et aussi criminel que certains veulent le faire croire. Il ne mange personne. Il ne veut voler ni avec les petits ni avec les grands, ni avec les miséreux, ni avec les millionnaires, ni avec le travail qui a ses droits ni avec le capital qui invoque ses titres. Il sait bien que le communisme de la première heure chrétienne, avec les apôtres du dévouement, du renoncement et de la perfection, est un rêve divin trop beau pour la terre, et il se contente, étant sage, marchant avec le temps qui marche, espérant, croyant et travaillant, de réaliser au mieux, d'effacer un mal, d'emporter chaque année, sinon chaque siècle, une misère ou une iniquité. Car le progrès, même en nos temps, est souvent contrarié par les hommes et détourné de son but généreux. Il ne s'applique pas toujours et tout d'abord au bien. Il en est même qui le monopolisent pour leur profit personnel. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas vers l'ombre que l'humanité marche, et comme nous faisons tous partie de cette humanité, dans une société quelconque, avec des droits, avec des principes, avec des pensées, avec des croyances, avec des espérances et avec des besoins, nous sommes tous plus ou moins socialistes. Celui qui s'en défendrait, par peur du mot ou par ignorance, aurait tort. Comme le personnage de Molière, il ferait de la prose sans s'en douter. Un brave bourgeois de notre voisinage, très conservateur du reste, n'argumentait jamais sans invoquer les *bases sociales*. Socialisme!

N'ayons donc plus peur du mot, qui n'est point un croquemitaine.

Ce n'est pas à la fin du dix-neuvième siècle, en pleine démocratie, quand tant de libertés politiques ont été conquises révolutionnairement ou pacifiquement gagnées, alors que la justice demande une affirmation plus positive et plus chrétienne pour les hommes, qu'il faut redouter ce mot comme un épouvantail et craindre de regarder le problème en face, bravement, en penseur courageux, en homme d'Etat ou en législateur qui doit autant condamner les iniquités sociales qu'éviter les révolutions terribles. Quant à se mettre la tête sous l'aile, comme l'autruche, c'est puéril, et notre ami Gambetta lui-même, en substituant des questions sociales à la question sociale, n'atténuait point la gravité du problème.

Mais comment faut-il faire du Socialisme?

Car on en fera longtemps encore, sinon toujours. Il est la loi de l'humanité à travers les générations et les siècles, *in secula seculorum*, comme on dit en langue sacrée et chantée. Les religions elles-mêmes, qui sont ou qui doivent être la science parfaite de l'hygiène physique et morale, n'appartiendraient-elles pas au Socialisme éternel de l'humanité?

Certes, dans notre Société actuelle et dans notre civilisation présente, où tout n'est assurément pas vrai, pas beau et surtout pas juste, où il y a encore trop de douleurs, trop de misères et trop de grincements de dents, où l'on meurt encore de faim, d'ignorance et de souffrances qui pourraient être vaincues, où le trop des uns, grâce à une répartition peu équitable, révolte la douleur et la privation des autres et fait souvent mettre en doute l'honnêteté et la légitimité de l'opulence privilégiée et de la richesse accumulée ou concentrée dans certaines mains heureuses sinon coupables, on peut être ou le *résigné*, ou le *désespéré*, ou l'*utopiste* d'un idéal irréalisable et d'un impossible trop beau et trop généreux pour être humain. Il y a d'admirables rêveurs sociaux.

Mais si le *résigné* de la souffrance ou de la misère sociale peut quelquefois être glorieux comme un saint, s'il ne connaît ni la plainte ni l'envie, s'il accepte son sort comme une justice irrévocable et nécessaire, la résignation n'est pourtant pas facile. Serait-elle même toujours courageuse et respectable? Car l'homme ne vit pas seul, dans la vertu ou dans l'égoïsme d'un sacrifice personnel. Il n'est pas insociable. Il est responsable à plus d'un titre, et ce sont des vertus positives qu'il lui faut, des vertus de pensée, de travail et d'action,—des vertus qui l'élèvent, qui le glorifient, qui le rendent meilleur pour lui-même et pour les autres. Il est fils, il est frère et il est père. Il a souvent, sinon toujours, à porter sur ses épaules le fardeau sacré de la famille. Il a charge d'âmes, en commençant ou en finissant par la sienne. Et de quel droit humain et divin se soustrairait-il au devoir, à la tâche, à la responsabilité, à la solidarité et à la récompense? Lutter, vaincre et conquérir sa part de soleil et de bien-être, voilà son rôle parmi ses semblables, et le saint de la résignation et de la prière est moins grand que le saint du travail et de la charité. Il y a trop de passivité, pour ne pas dire de négation, dans la résignation sans murmure et dans la soumission sans courage. Le ciel aide seulement ceux qui s'aident eux-mêmes. Et cela est vrai pour les individus comme pour les Sociétés, qui ne sont elles-mêmes que devant de grandes individualités morales et sociales

Quant aux *desespérés* de l'ordre social actuel—car il ne faut pas nier leur existence, leur nombre et souvent leurs griefs — s'ils peuvent être parfois compris et excusés dans une certaine mesure, doivent-ils être approuvés et soutenus dans leur doctrine, dans leurs moyens et dans leurs actes? Leur propagande par le fait, de révolution violente et de revendications sanglantes, est-elle celle qui conduit au but et qui justifie les moyens? En admettant qu'ils soient sincères, personnellement désintéressés et fanatiques, sont-ils des réformateurs sérieux, et leur combat est-il le bon combat? Détruire sans méthode, sans choix, sans raison, sans savoir même ce que l'on peut mettre à la place des choses détruites, n'est-ce pas de la folie? Et s'il est bien vrai que notre société, avec sa justice imparfaite et sa moralité douteuse, surtout à certaines heures de matérialisme effrayant, contient une grande part d'anarchie et de corruption, est-ce par une anarchie complète, aveugle, sans principes et sans lois, de table rase, de nivellement absolu et de néant, que l'on peut supprimer le mal, faire le mieux et s'autoriser d'une doctrine de progrès véritable et nécessaire? S'il est des institutions qui sont fausses, des lois qui sont mauvaises, des privilèges qui donnent un démenti cruel à la démocratie du siècle lui-même, il est également des principes vrais, respectables, indispensables, que l'on ne pourrait méconnaître et fouler aux pieds sans méconnaître la liberté et la dignité de l'homme, sans fausser la nature et ses lois, sans rendre impossible toute société et toute civilisation. La liberté est encore plus une règle qu'un droit, et c'est la protection qu'elle assure qui fait sa supériorité et sa grandeur. Là où commence la licence, avec l'abus ou l'oppression, la liberté finit. Mais le droit d'opprimer ou d'asservir son voisin, par la force ou par la ruse, par une législation brutale ou perfide, n'appartient à personne. Il y a des principes éternels d'ordre et de vérité, applicables sans doute, qui protestent et qui protesteront toujours contre l'oppression. Nul gouvernement n'a le droit de les violer, et nulle anarchie ne saurait prévaloir contre eux. Quant au crime, qu'il soit d'un empereur, d'un fanatique ou d'un simple bandit, il est un crime, et la loi qui dit: 'Tu ne tueras pas!' est tombée de bien plus haut que du Sinaï de Moïse.

Et tout serait-il donc abominable et mauvais, bon pour la destruction et l'anéantissement, dans la société actuelle et au siècle dans lequel nous vivons?

Personne n'a autorité pour parler ainsi, et les preuves du contraire sont trop nombreuses et trop évidentes, même pour le pessimiste le plus désespéré, pour qu'on affirme raisonnablement une telle condamnation. Ouvrez plutôt les yeux et comparez les temps aux temps. Il y a d'admirables choses qu'il importe de respecter dans notre civilisation, et la *machine* elle-même, dont nous parlions l'autre jour dans ses rapports entre le *capital* et le *travail*, les deux antagonistes du présent, est-elle à détruire ou à brûler, comme instrument d'oppression ou d'exploitation de l'homme par l'homme, parce que ses rapports ne sont pas encore équitablement réglés, qu'elle n'est point encore l'associée légitime du travail et du travailleur, et qu'elle fait des victimes dans son engrenage et des misérables dans sa distribution? Demain, ne deviendra-t-elle pas une bénédiction et une rédemption? Œuvre du génie humain, serait-elle un malheur pour l'humanité? Si la terre, aux temps des castes, de l'esclavage, du servage et de la glèbe, a pu être l'apanage, le privilège et la propriété de quelques uns, et si son droit de conquête et de possession fut en plus d'un cas la force, la ruse et même le vol, selon l'économiste Proudhon, la terre serait-elle mauvaise et maudite pour cela? Et si tout était bon à détruire révolutionnairement ou à raser dans notre société moderne, que signifierait donc la doctrine du progrès, et le progrès, avec ses développements, ses perfectionnements, ses inventions, ses découvertes, sa science grandissante et qui triomphe du mal, ne serait-il pas le plus criminel des mensonges ou la plus absurde des illusions? Nous tournerions à tout jamais dans le cercle vicieux de la plus horrible fatalité, et nous pourrions dire sans blasphème que la justice n'existe pas plus en haut qu'en bas, au ciel que sur la terre. Comme il est bien plus consolant, avec la splendide *Profession de foi du XIXème siècle* qu'Eugène Pelletan écrivait il y a cinquante ans environ, de croire que le *Monde marche*, que l'humanité a des destinées glorieuses, et que nos fils seront plus savants, plus libres et plus heureux que nous! Est-ce que le christianisme lui-même, si vous voulez rester dans le domaine religieux et ne pas argumenter avec la science, s'élève en faux contre une doctrine semblable, et n'en est-il pas plutôt la confirmation la plus éclatante? C'est bien aux hommes qu'il a été donné, n'est ce pas? et nous savons que les hommes ne l'ont point repoussé et en ont profité.

Tuer le malade, à vrai dire, c'est le guérir, ou plutôt c'est n'avoir plus à le guérir.

Mais en matière de réforme, d'amélioration, de perfectionnement, de mieux réalisable et à réaliser, de justice à donner, à compléter, à assurer à ceux qui souffrent de son absence ou de sa privation, il ne faut pas de brutalités, de violences, de crimes—soit d'un côté soit de l'autre—qui compromettent plutôt la justice qu'ils n'en hâtent la réalisation. Et ceux-là ne sont pas des réformateurs sensés et peut-être sincères, qui ne tiennent pas compte des temps, des lieux, des mœurs, des faits, des droits, des lois et des institutions sociales plus ou moins consacrées par l'existence de plusieurs générations. Seraient-ils également raisonnables, dans leur condamnation sommaire et définitive, s'ils ne distinguaient pas et s'ils ne séparaient point le vrai du faux, le juste de l'injuste, ce qui doit être conservé de ce qui doit être supprimé, ce que nul n'a le droit de détruire de ce qu'il faut mêler aux poussières des choses condamnées, passées et mortes? Car il ne faut pas laisser de branches mortes sur l'arbre de la vie. Mais couper l'arbre de la vie?.... Oh! non. Contentez-vous d'en supprimer le parasitisme, et faites que la sève circule généreusement dans toutes ses branches, sous le même soleil de vérité et de lumière. Puis....

Mais, M. l'Editeur, cette fois encore, nous nous apercevons que notre plume toujours incorrigible, bien que vieille et quasi-gelée par le rigoureux froid de février, le traître à la barbe de neige, a couru plus longtemps, plus longuement et plus loin que nous le voulions et que nous le pensions. *Blesis garrula*. Péché originel.

Excusez nous.

Mais nous vous promettons, sous serment solennel qui n'est pas serment de journaliste, que dimanche prochain l'*Abeille* verra la fin de cette trop longue rapsodie. Car toute chose doit avoir une fin, surtout la chose qui est mauvaise.

J. GENTIL.

INFORMATIONS DIVERSES.

Au congrès médical de Calcutta, M. Haffkine, ancien aide à l'institut Pasteur, a rendu compte des travaux sur l'inoculation anticholérique qu'il a poursuivie dans l'Inde pendant les années 1893 et 1894.

Le nombre total des personnes inoculées dans l'Inde proprement dite, dans le Behar et dans l'Assam, atteint à l'heure actuelle 32.166.

A Calcutta, à Lucknow, à Cawnpore et à Gya, des épidémies sont survenues qui ont permis de se rendre compte de la protection qu'offrent ces inoculations. Les résultats ont été partout extrêmement favorables, à la seule exception de ceux constatés à Lucknow.

Cette anomalie, d'après M. Haffkine, s'explique probablement par le fait que les inoculations avaient été accomplies, dans cette localité, à l'aide d'un virus très faible que le savant avait apporté d'Europe, tandis que, dans les autres villes, on avait fait usage d'un virus plus fort.

La communication de M Haffkine a été accueillie par les assistants avec les marques d'approbation les plus vives.

Un nouveau bourreau.

La place d'exécuteur des hautes-œuvres, dans la Basse Autriche, était vacante depuis plusieurs mois.

On vient de nommer à ce poste un marchand de lait du faubourg viennois d'Ottakring.

Le nouveau bourreau n'est pas, toutefois, un novice dans son art lugubre.

Il avait assisté dans le temps, comme aide, à plusieurs exécutions capitales.

Le 56e rapport annuel de l'enregistreur général des naissances, décès et mariages, ou chef de l'état civil en Angleterre, vient de paraître sous la forme d'un Livre bleu, dont voici des données essentielles:

En 1893, la population de l'Angleterre atteignait un total de 29,731,100 individus, dont 14.405.925 du sexe masculin, et 15 millions 325.175 du sexe féminin. Le nombre des mariages enregistrés s'éleva, dans le courant de cette année à 218,689, soit une proportion de 14 7 0,00; celui des naissances à 914,642; celui des décès à 569 958. De ces derniers, on estime que 15,000 sont dus à l'influenza, qui aurait fait, dans la capitale seulement, 1,513 victimes (soit 351 par million d'habitants.)

Une distinction flatteuse pour la sérumthérapie.

La Reine régente d'Espagne vient de nommer le docteur Roux commandeur de l'ordre de Charles III.

A propos du congrès des sociétés savantes qui va s'ouvrir à la Sorbonne le 16 avril prochain:

Sait-on que cette cérémonie annuelle vaut un jour de congé aux employés du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts?

La raison en est curieuse:

La séance de clôture, qui est présidée par le ministre en personne, est entourée d'une grande solennité. Il y a des discours. De nombreuses invitations sont lancées. La vieille Sorbonne retrouve presque sa gloire d'antan.

Mais cette exceptionnelle affluence exige un personnel de service qui dépasse le contingent disponible des Facultés. Alors on réquisitionne les garçons de bureau du ministère de la rue de Grenelle pour renforcer les huissiers de la Sorbonne.

Seulement, comme il ne reste plus personne au ministère pour porter les dossiers à la signature et vaquer aux soins du service, les employés ont congé.

Il est vrai qu'ils en ont tant dans l'année, qu'un jour de plus ou de moins ce n'est pas une grosse affaire.

LE GÉNÉRAL SKOBELEFF.

Se doutait-on que la légendaire bravoure du général Skobeleff n'était chez lui que le résultat d'une incomparable force de volonté, et que, en somme, le populaire soldat craignait la mort? Quelques fragments des souvenirs du prince Obolensky, publiés par une revue russe et traduits en français par la *Revue des revues*, nous fournissent à ce sujet un document curieux. "Si quelqu'un te dit qu'il ne redoute point la mort, déclarait un jour Skobeleff au prince, crache lui au visage et dis-lui qu'il ment. Je ne la crains pas moins que les autres. Il y a cependant des personnes qui ont une volonté assez forte pour ne pas le montrer, tandis que les autres ne le peuvent pas, et s'enfuient devant la mort. J'ai assez de force de volonté pour ne pas montrer que je la crains; mais cette lutte intérieure est chez moi terrible, et elle réagit sur mon cœur." A l'appui de cette conversation, le narrateur raconte un détail ignoré, révélé par l'autopsie du général: son cœur fut reconnu atteint d'une dégénérescence tellement profonde, qu'on pouvait se demander comment il avait fonctionné dans des conditions pareilles. Etait-il usé, en effet, par le formidable surmenage que lui imposait la périlleuse existence et l'affectation d'intrépidité de Skobeleff? Des physiologistes en décideront. En tous cas, l'aveu que nous citons plus haut complète assez le caractère du personnage et ne lui enlève rien de la physionomie épique qu'il a déjà prise, à juste titre, devant l'histoire.

Le Monde Moderne,

Revue Mensuelle, 5 rue Saint-Benoît, Paris.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE FEVRIER 1895.

22 Articles Inédits, 119 Illustrations Inédites. La Dame de Gît le-Cœur, nouvelle, par J Ricard —5 compositions de Gumery, portrait et autographe; Deux voisins, par Chantavoine.—5 compositions par Gusman; Les mouvements de l'ouvrier dans le travail professionnel, par Frémont.—10 illustrations d'après nature; Le Socialisme, par A. Claveau; Ingres, par Arsène Alexandre.—14 gravures des œuvres du maître; L'Impôt, par G Bergeret; Au Conseil Municipal de Paris, par Gaston Cadoux.—6 illustrations d'après nature par Vavasseur; Une spéculation financière du cardinal de Rohan, par H. Carré.—5 illustrations d'après documents; L'Esprit contemporain en Allemagne, par Edm. Bailly; La Traction des tramways au moyen de l'air comprimé, par E. Bougenaux.—5 illustrations d'après nature; Coins de Normandie. Caudebec-en-Caux, par Jules Adeline —14 illustrations d'après nature. La Mutualité française, par Actuarius; Profil de Parisienne, par Paul Bilhaud.—7 compositions de A. Bayard fils; Les Ombres françaises, par Paul Eudel.—19 compositions de Fernand Fau; Notes sur la Russie, par Michel Delines.—6 illustrations; Médecine et bicyclette, par le Dr Marcel Baudouin; Culture du cresson de fontaine à Provins, par Grosdemange —4 illustrations d'après nature; La Mode du mois, par la comtesse Lise de Rose.—5 compositions; Dans le monde, par Luciole.—3 compositions par Moroge. Menus et recettes par G Garlin; Revue des inventions, par Artam Good.—9 figures; Bibliographie.

Voyageurs arrivés aux principaux hôtels.

Hôtel Grunewald.—T J Freeman, Dallas; J F Wilkenson, G Haas, J N A Singer, Chicago; R Kochmann, G W Vindy, New York, D S Field, Chattanooga, Tenn; G H Kimball Cleveland, O; H C Jewett, Wardeer, S D; D H Howes, Macon, Gie; M et Mme G W Sherman, Columbus, Miss; J J White et femme, Mississipi; B S Bucaley, Montgomery, Ala; P A Goddon, Saginaw, Mich; G R Williams, Mme Williams et fille, Mlle D Boudeman, Mlle Gorgory, Mlle Sampere, Mlle Williams, N Y; L E Dagan, Mobile; R R Ferd et femme, C B Wing et femme, Cincinnati, J C Brown, W H Jackson jr, D C Bansin, A S Hunter, L Fite, W R Cole, Nashville, Tenn; E F Zuser, Chicago; Ch Galoin Ohio; R B Hubbard, Texas; G H Bolton, Phil, J Gazeley et femme, Albany, N Y; G H Mead St-Paul; M et Mme F Be, Atlanta, Gie; Jno T Holmes, Hannibal, Mo; T J Gildea, N Y, Mme M H Bisel, Mme J Hirvood, Penn; C P A'edico et femme, Danville, G B Harper, C H Hodge, Mlle Hodge, Mlle Mason, Frankfort, Ky, F A Smith, Rochester, N Y; S K Crowin, Louisville, Ky, John M Duncan, Tylor, Tex; C P McMillan et femme, O C Davidson et femme, P E Gilbert et femme, Dayton, Ohio; J Welch, N O; T Fisher, Bayou Sara; P Maurin, Donaldsonville, Lne; S A Gamble, Columbus, Gie, B Nellegan et femme, Dr A W Hoyt, Chicago; C W Barnes, Lacau, Ill; P E Howell, Bloomington, Ill; W D Wood, J F F Cole et femme, Chicago, H V Dodd, N Y; M et Mme W B McMechen, Wheeling; Cu Eckert, Cleveland, O; Ch Hoffman et autres, Biloxi; Mme J E Reynolds et fille, Chicago, H Avery, Memphis, Mme Arthur Lecake, Mlle J L Beggs, Chicago; Mme M L Williams, Mme L Fell, Mme M C Webb, Wilman, Miss; A H Kline, El Paso, Tex; E Berla, Newark, N J, A G Solomon, El Paso Tex; E P Chester, Chicago; B H Randolph, Lne; E H Cefeshaugh, Chicago.

Hôtel Cosmopolitain—E De Roy et fille, Pittsburg; W A King et femme, Cincinati, J Baker et femme, Louisville Ky; Theo Kessel, N Y, J Weinnemaun, Philadelphie; C P Langlois, Boston; Vic Burgesser, N Y, W C Dart, Ira Karr, Rock Island, Ill; W B Freshman, Mo, H B Stone, Richmond, Vie; M W Posse, Vie; Frank T Marsh, Hannibal, Mo, M C Isaacs et femme, Chicago, L Heple, New York, F M Fish et femme, Chicago; E B Hulsey, Anniston; Mose Levy, Memphis, Tenn; W A Greenfield, Ky; C E Smith, Chicago, Ill; Naham J Grel, Ala, Mme B Kern, Columbus, Gie; Mlle M Grell, Montgomery, Ala; W J Behan jr, Chicago, Ill; W B Letuco, A J Hull et femme, M J Holmes et femme, Memphis, Tenn; T P Harrold et famille, P J Jenkins et famille, Cincinnati, Ohio; H E Turner et femme, B J Bennett et famille, Minneapolis; Thos Fenner et femme, M J Carter et famille, New York; D A Johnston, Mo; S L McCormack, St-Louis, Mo, A B Murray, Tenn; Mme O B Lee, Dallas, Texas; Gus Messionier et femme, Vicksburg; E G Staley et femme, Baltimore; O Schumate, Gus Dschoeffen et femme; Mme Jno Doohappen, W E Ellis, W H Burchall, femme et enfant, New York; Robt E Libby, E L Brown, Atlanta; Chas S Bier et femme, Wm Haas, San Francisco; Wm Coverly et femme, Mme Haas, Galveston; Jno L Webster, femme et fille, Omaha, Neb.

Hotel Schmitt.—G B Conn, St-Louis, Mo; C A Penn, N. C.; Henry Meyers, New York; Afonso R O Farrill, Bluefields, Nic; J S Webb, Cincinnati O, E T Ryder, Bluefields, Nic; J A Hopper, De Kalb, Miss; J Esteva et femme, Havana; L P Jehl, Memphis, Tenn.; J R Murphies, Gallatin, Tenn, D J Glisson, New York; G W Long, Chicago; C M Cassal, New York; R E Foster, Baltimore, Ind; M J Ryan et femme, L C Ryan, Saginaco, M; J Moss et femme, Ky; Chas B Crawford, Ky; S J Lyons, Cincinnati, O; H A Becker, St Louis, Mo; M Hooker, Baltimore, Md; Jos Baum, M Jacobs, New York; J A Haggerty, Bristol, Tenn; J L Smith, Chicago; C M Schwarz, Montgomery, Ala; D C Pace, Detroit, Mich; L J Hitchcock, Nashville, Tenn; W W Knight, San Antonio, Tex; H J Schwan et femme, Galveston, Tex; K Harig et femme, Knoxville, Tenn; H Renwick, Jackson, Miss; C A Woelfel, E J Wright, Meridian, Miss; Eugène Hastings, Dubuque, Ia; L Herzog, Minden, Lne; J M Meyers, Paris, Tex; J Scherpe, S Dowling, Houston; S J Rupp et femme, Boston; H C Warren, H A White, Little Rock, Ark; D W Homer, Shreveport, Lne; A C Coakley, Monroe, Lne.

Hôtel Dénéchaud.—G L Simonds, Lne; Jno A Monjet et femme, Marietta, Ga; W S Gordon et femme, Pickens, Miss; H W Linio, Shell Mounds, Miss; J H Fraiser et femme, Denison, Tex; H C Tormes, Winter City, Miss; Henry G Hill, Allegheny, Pe; C J Wilson, Decorah, Iowa; L P Allen et femme, Shreveport, Lne; William Eberhardt, Theo. F Strant, Fred. Gwinner, Gustave Backert, Jos. Huck, Jr, John Fisher, Allegheny City, Penn; Porter Sewell, Macon, Gie; E A Lawson, Chicago; D S Jones et autres, Miss; W H Frier, femme et fille, Norfolk, Vie; L Monroe, Lne, G H Brigham, New York, Jno V Lobdell, Benoit, Miss; Mme R W Barton, Natchez.

JULES ANDRIEU,
—Successeur de—
ROCHEREAU & ANDRIEU,
AGENT D'AFFAIRES,
Nouvelle-Orléans, Lne.
P. O. Box 113. 29 jan—1an

P. PÉRET,
—Importateur de—
GANTS,
Parfumerie et autres Articles de Paris,
9 RUE BOURBON,
Près Canal.
ARTICLES POUR ETRENNES.
—AUSSI—
Les célèbres Chocolats à la crème et Dragées fines de Maillard.
N. B.—Tout est coté à très bas prix.
14 oct—Dim

C. LAZARD & CO, LDT.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
10 mars—1 an—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 3me district
1er nov 92—1 an—mer jeu dim

BOUGERE.—Décédée hier samedi, à 2 heures du matin, à l'âge de 78 ans, Mme JOSEPHINE BOUGERE, veuve de René Bougère. Les amis et connaissances de la famille, ceux de son defunt fils, Aristide Bougère, de son beau-fils Dr E. A. Murphy, ainsi que les familles Hébert, Westerfield et Holland sont respectueusement priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu ce matin, dimanche, à 11 heures de la résidence du Dr Murphy, 238 rue du Camp.

Le convoi passera à l'encoignure Esplanade et Remparts, à midi.

Enterrement au nouveau Cimetière St Louis, Bayou St Jean.

CAZAUBON—Décédée, jeudi, 21 février, à 11 heures du matin, Mme PAULINE CAZAUBON, née Laborde, épouse de Arthur Cazaubon, native de la Louisiane âgée de 44 ans. Les parents, amis et connaissances des familles Cazaubon, Puyau, Despaux, Lafuma, Thé'emann et Bassart, ainsi que les membres de la Société Française de la Nouvelle-Orléans, sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu aujourd'hui, dimanche à midi. Le convoi partira de sa dernière résidence, encoignure Melpomène et Saratoga.

De la part de son époux et de ses enfants.

GUERIN.—Décédé, vendredi, 22 février 1895, à 11 15 heures P. M., VICTOR F. GUERIN, à l'âge de 52 ans. Les amis et connaissances des familles Guérin, Desdunes, Jung et D'Aquin sont respectueusement invités à assister à l'enterrement qui aura lieu dimanche, 24 février, à 1 heure P. M., de sa dernière demeure No 311 1/2 rue St-Philippe, près Johnson.

Nous Garantissons la Pureté de nos Produits.
—TELEPHONE 1010.—
TO-KALON
DEPOT DE VINS.
Ancien No 129, Nouveaux Nos 537 à 541
Rue Royale, coin Toulouse,
NOUVELLE-ORLEANS.

VINS ROUGES,
Vins Blancs, Sauternes et Riesling
TO-KAY.
Angelica, Muscatelli,
PORTO, SHERRY, CHABLIS,
Blackberry Brandy,
BRANDY
Le plus pur venant du Raisin, etc.

Tous les Ordres Sollicités sont Immédiatement Remplis.
Toute Marchandise achetée est délivrée sans frais à domicile.
PAUL N. VERNEUILLE,
SEUL AGENT.
24 août—1an

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans.

Messieurs les Sociétaires sont prévenus que le DIMANCHE, 24 FEVRIER, aura lieu, à l'Asile de la Société, l'élection d'un vice-président.

Le scrutin sera ouvert à midi.

A 5 heures aura lieu l'**Assemblée Générale Trimestrielle régulière.**

Le dépouillement du scrutin se fera immédiatement après la clôture de l'assemblée.

Par ordre du président.
J. M. VERGNOLE,
A. LE FRANÇOIS, Secrétaire.
22 fév—3f

AVIS.

Le Docteur M. V. Richard a l'honneur d'informer MM. les membres de la Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle, que son office de consultation sera ouvert, de 4 à 5 heures P. M., au No 11 rue Baronne.
M. V. RICHARD, D. M.
22 fév—22 23 24 Rés.: 666 Magazine.

La Vacherie de William Reverning Avenue de la Louisiane, entre Baronne et Dryades, sera vendue le JEUDI, 28 février à midi précis, par Jas. P. Guinault, encanteur—(21) vaches laitières, plusieurs avec veau, et d'autres sur le point de veler, un taureau Olstein, un cheval, une charrette à lait, un wagon, un wagon à provision, bidons et tous les ustensiles de la vacherie, la clientèle sera donnée au plus offrant. Conditions: jusqu'à $50 comptant; au-dessus de $50 six mois de crédit en billets endossés sur place. 24 fév—1f

Téléphone No 408.
F. LAUDUMIEY & CO
LIMITÉ.
F. LAUDUMIEY, Directeur.
Entrepreneur de Pompes Funèbres
Bureau: 1128 et 1130, Avenue Nord Remparts. Ecuries: 1116 à 1120 rue St-Claude, près Ursulines.
VOITURES POUR BALS, MARIAGES, PARTIES DE PLAISIRS, ETC.
John St-Paul, Président.
John B. Byrne, Vice Président.
Chas. L. Boudousquié, Secrétaire et Trésorier.
Bureau de Directeurs: F. Laudumiey, P. Alph Rabouin, Chas. A. Deléry, J. F. Meunier.
20 fév—1 an

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.
Deuxième et Dernière Semaine de
M. STUART ROBSON,
Premièrere représentation sur une scène de la comédie moderne d'Adrian Barbusse sur la vie joyeuse parisienne,
LIGHTFOOT'S WIFE.
Matinées Extra Lundi et Mardi à midi.
Samedi, en matinée et le soir—**Leap Year or a Lady's Privilege.** 24fév—1f

ACADEMIE DE MUSIQUE.
—CE SOIR!—
Matinées Mercredi et Samedi,
ROLAND REED
Dans la Nouvelle Comédie Satirique,
"THE POLITICIAN"
Or, the Woman's Plank.
La semaine prochaine—FANNY RICE.
25 fév—6f

THEATRE ST-CHARLES
Ce soir, matinées jeudi et samedi.
ENGAGEMENT DE ALEXANDER
SALVINI.
Accompagné de WM REDMUND
Et une compagnie de comédiens sous la direction de M. W. M. Wilkison.
Ce soir et mardi et mercredi soir et matinée jeudi
THE THREE GUARDSMEN.
Jeudi et vendredi soirs et matinée samedi,
THE STUDENT OF SALAMANCA.
Samedi soir
RUY BLAS.
La semaine prochaine—HALLEN AND HART
24 fév—6f

NANA DERNIER ADIEU
Et les derniers jours à la Nouvelle Orléans de la **Superbe peinture de Suchorowsky "NANA."**
Bien que dans toute la fureur d'un succès continu et des plus flatteurs avant devant nous la meilleur partie de la saison, et toutes les indications d'accroissante prospérité: des arrangements et contrats antérieurs pour l'exposition de **"NANA"** dans d'autres villes, font absolument impérative la clôture à la Nouvelle Orléans, **Samedi, le 2 Mars 1895**, de l'exhibition de **"NANA."**
Pendant les quatorze semaines que **"NANA"** a été exposée, pas moins de **65.540 de Dames et Messieurs** ont honoré de leur présence l'exposition et aucun mot, si ce n'est un mot d'admiration, n'a été exprimé au sujet de la beauté et de la délicatesse de l'œuvre.
Exposé tous les jours de 9 heures du matin à 10 heures du soir au même lieu où Nana a obtenu ses précédents triomphes **836 rue du Canal**, (ancien numéro 156) à deux portes de la rue Baronne. **Entrée, 25 sous.**
24 fév—2

Succès Sans Précédent.
WOMBWELL!
Animaux Sauvages Apprivoisés,
Lee Circle! Lee Circle!
Deux fois par jour.—Prix populaires.
Entrée, 25 cents; Enfants, 10 cents.
24 fév—1f

Crescent City Jockey Club.
REUNION D'HIVER
Commençant le 8 Décembre 1894. Continuant
100 JOURS.
CINQ COURSES PAR JOUR.
PLUIE OU BEAU TEMPS.
C. H BUSH, Directeur.
SHERIDAN CLARK, Secrétaire.
R. W. SIMMONS, Juge Président.
Les courses commencent à 1:30 P. M. Prix d'admission au "Grand Stand," 50 cents.
4 déc—4m

Avis.

Madame Veuve J. Anglade ayant cessé les affaires de prêt sur gages, depuis bientôt un an, prie toutes les personnes, qui peuvent avoir des objets en gage, à son magasin, de vouloir bien venir les retirer sans délai.
Coin Conti et Bourbon.
20 janv—1m

Bureau de la Compagnie du Chemin de fer d'Orléans.—Encoignure des rues White et Laharpe—Nouvelle Orléans, Lne, le 4 février 1895—Avis est par le présent donné aux actionnaires de la Compagnie du Chemin de Fer d'Orléans, qu'une réunion spéciale des actionnaires est par le présent appelée pour le 8me jour de mars 1895, à midi, au bureau de la compagnie, dans le but de prendre en considération l'opportunité d'autoriser le bureau des directeurs d'émettre des bons de la Compagnie jusqu'à concurrence de trois cent mille dollars, ($300,000 00) devant être garantis par hypothèque sur les biens mobiliers et immobiliers de ladite compagnie. Les dits bons devant servir à la construction et à l'achat du matériel d'un chemin de fer électrique sur les voies ferrées de ladite Compagnie et pour acquitter la dette hypothécaire existant actuellement contre la compagnie.
L. N. PETITPAIN,
5 fév—5 au 8 mars inc Secrétaire.

ANT. CASTEL
Annonce à ses amis et au public en général, qu'il a fait l'ouverture de son magasin de faïence et d'articles de ménage,
LUNDI, LE 8 OCTOBRE 1894,
à son nouveau local, encoignure des rues
ROYALE ET DUMAINE.
Stock complet et des mieux assortis. Prix modérés, commis courtois et empressés. Il saisit cette occasion de remercier le public de son patronage passé, et il espère qu'il le lui continuera l'avenir. 1er sept—1 an